



Extrait d'« Indélébiles ». En partant de l'extrémité haute de la table en U: Riss, Catherine Meurisse, Cabu, Tignous et enfin Luz (Il faut gommer sur une chaise afin de ne pas faire bouger la table commune). FUTUROPOLIS

## Luz, vingt-trois ans de « Charlie », signe « Indélébiles », tendre hommage à une fantastique équipe de dessinateurs. Un bonheur « Charlie Hebdo », quelle bande de potes!

### BANDE DESSINÉE

FRÉDÉRIC POTET

Il semble inconcevable d'écrire un livre sur *Charlie Hebdo* sans parler du 7 janvier 2015. Luz l'a fait, pourtant. Membre de la rédaction du magazine satirique pendant plus de vingt ans, le dessinateur échappa aux balles des frères Kouachi pour avoir été en retard à la conférence de rédaction. Dans *Catharsis*, sorti quatre mois après l'attentat (Futuropolis), il avait relaté son quotidien de miraculé, sans jamais verser dans le pathos, préférant user du seul levier en sa possession : l'humour. Si l'on y rit autant, le propos est tout autre dans *Indélébiles*, puisqu'il s'agit de raconter l'aventure collective – et joyeusement foudroyée – qui précéda la barbarie. Les belles années en somme. Les copains, la déconnade à plein tube, le bonheur de dessiner.

En vingt-trois ans de *Charlie* – qu'il a quitté en mai 2015 –, Luz a accumulé

d'innombrables anecdotes, dont les meilleures sont rapportées ici avec autodérision. L'ancien «*puceau tourangeau*» monté à la capitale dans l'espoir de placer des dessins au *Canard enchaîné* s'amuse, et nous amuse, à ressusciter une rédaction vouée au traitement caustique de l'actualité, où se mêlent les anciens (Gébé, Cabu, Wolinski...) et les sales gosses, comme lui ou Charb, le roi de la blague graveleuse.

Luz revient aussi longuement, en mode making of, sur ses reportages graphiques et sur les risques qui accompagnent le métier de dessinateur de terrain. Un coup de matraque lors d'une manifestation à Paris, un interrogatoire dans un camp militaire en Bosnie (Luz suit alors la tournée du chanteur Renaud) ou encore les rododromes intimidants de loulous de banlieue après une fusillade raciste ne laissent toutefois pas augurer que quelque chose de pire puisse un jour arriver. Le pire arrivera pourtant, comme on le comprend dans un dernier chapitre bouleversant, dominé par la perte et l'omission.

S'il fait l'impasse sur le traitement de l'islamisme dans le journal, Luz oublie tout aussi volontairement d'évoquer les tensions et les engueulades qui ont émaillé l'histoire de la rédaction. «*J'avais envie de mettre le maximum de choses autour du dessin. Et autour du dessin, il n'y avait aucun problème. (...) Ça unifiait le journal –, et c'est toujours vrai*», confie-t-il à Riss, le directeur de la rédaction de *Charlie Hebdo*, dans le numéro de l'hebdomadaire du mercredi 31 octobre. Comme dans *Catharsis*, Luz attribue au dessin un rôle de personnage à part entière ; de vieux pote indéfectible, incarné par les taches ineffaçables d'encre de Chine qui maculent ses doigts, ou par ces bouts de gomme usée ayant appartenu aux confrères assassinés, conservés comme de précieuses reliques.

L'album rend enfin un hommage appuyé, et d'une infinie tendresse, à Cabu, le mentor de Luz. Le grand Cabu, qui savait dessiner dans sa poche pour ne pas se faire repérer, et savait caricaturer l'«*indessinable*» Pierre Arditi sans lui donner les traits de François Bayrou ou de Michel Sardou. Le respect absolu. ■

INDÉLÉBILES, de Luz, Futuropolis, 320 p., 24 € (en librairie le 2 novembre).

### JEUNESSE



## La première taoïste

IL ÉTAIT UNE FOIS, IL Y A 2 300 ANS, À L'OUEST DE LA CHINE ACTUELLE, une enfant trouvée nommée Poisson de Jade. A 13 ans, elle est domestique chez un magistrat dont l'épouse, cruelle, l'accuse de fautes qu'elle n'a pas commises. Mais le destin de cette Cendrillon orientale bascule le jour où, «*relevant le menton*», elle décide de partir avec un vieillard étrange, un «*colosse moustachu aux yeux rieurs*» qui travaille à son ultime ouvrage, le *Tao-tô king* (Le Livre de la voie et de la vertu). Tous ceux qui «*se cherchent*» trouveront que cette fille a beaucoup de chance. Avoir Lao-tseu lui-même comme professeur de sagesse n'est pas donné à tous. Sauf aux lecteurs qui la suivront dans ce voyage spirituel, émaillé de citations, formidablement poétique et vivant. Les questions de cette adolescente sont les nôtres. Et Paddy Salmon a un don pour faire surgir devant nous le quotidien, presque palpable, de la dynastie Han. Bref, le taoïsme sans effort ? Sa bienveillance et sa douceur ? Voici comment s'y initier avec joie et s'y mouvoir comme un poisson (de jade) dans l'eau. ■ FLORENCE NOUVILLE

► *Poisson de Jade* (*Jade Fish and the Master*), de Paddy Salmon, illustré par Chen Jiang Hong, traduit de l'anglais par Dominique Kugler, L'École des loisirs, 224 p., 16 €. Dès 11 ans.

## Un hommage à Simenon

L'Écossais Graeme Macrae Burnet salue le maître belge dans un roman tout en folie affleurante

### NOIR

FRANÇOIS ANGELIER

La scène est à Saint-Louis, c'est-à-dire partout. Partout où se trouvent des immeubles avec une laverie en sous-sol, une banque, une boutique d'articles de mode, une gare, force forêts environnantes et surtout une brasserie sans faste mais aux piliers de bar et tapeurs de carton jacasseurs, assidus et réguliers. C'est là, dans cette petite ville alsacienne (démarquée d'une commune bien réelle), que vivent Manfred Baumann dit «*le Suisse*», petit cadre bancaire, grand drille angoissé, timide et nonchalant, habitué du restaurant de La Cloche où il vient chaque jour quérir sa pitance et recevoir sa ration d'humiliation, et le commissaire Gorsky, fils d'un prêteur sur gage, flic gris mais tenace comme la rouille. Deux hommes hantés par l'assassinat non élucidé, en plein bois, de Juliette Hurel.

#### Redoutable chute de rideau

Et c'est surtout là que, un soir, se volatilise Adèle Bedeau, serveuse à La Cloche. Pas de sang, pas de cris, un témoin mais pas de corps.

Une disparition qui va touiller la vase locale et faire remonter obsessions et questions à la surface, jusqu'à une redoutable chute de rideau.

Rien de nouveau sous le noir soleil du polar, direz-vous peut-être, mais tout réside justement dans l'absence de soleil, dans cette grisaille flottante, une buée morbide, une sorte de lancinement douloureux qui imbibé, rongé et effrite tout. Premier roman de l'écrivain écossais Graeme Macrae Burnet, présenté comme le manuscrit autofictionnel d'un certain Raymond Burnet, romancier chabrolien et suicidaire, *La Disparition d'Adèle Bedeau* est avant tout un hommage subtil au monde de Georges Simenon (1903-1989), que Burnet connaît parfaitement et dont il manipule les mille nuances de gris, l'art de faire affleurer la folie et fomenté les sorties de route.

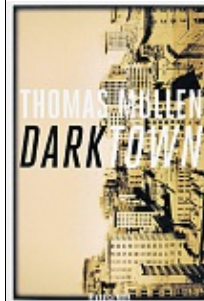
Tout un art du piège et de la toile d'araignée se dit là qui fait de Graeme Burnet un grand ingénieur du crime. ■

LA DISPARITION D'ADÈLE BEDEAU (*The Disappearance of Adèle Bedeau*), de Graeme Macrae Burnet, traduit de l'anglais (Écosse) par Julie Sibony, Sonatine, 280 p., 21 €.

### POLARS

#### Thomas Mullen dans Atlanta ségrégué

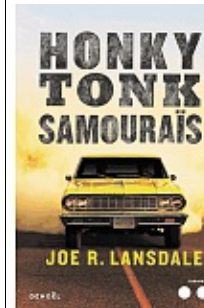
Pas évident d'imposer un duo d'enquêteurs sans verser dans le déjà-vu, déjà-lu. L'Américain Thomas Mullen y parvient cependant avec *Darktown*, qui marque les débuts d'une série policière à caractère historique, dont l'ambition est de chroniquer les avancées obtenues par le mouvement des droits civiques, de 1948 à 1960, à Atlanta (Géorgie). Les résistances sont nombreuses dans cet État sudiste régi par les lois Jim Crow : un corpus de règles ségrégationnistes avec lesquelles doivent composer Lucius Boggs et Tommy Smith, les premiers policiers afro-américains embauchés par la ville en 1948. Ces jeunes vétérans, voués à patrouiller dans les quartiers noirs, tombent une nuit sur un chauffard blanc dans la voiture duquel se trouve une mètisse terrorisée. Les ilotiers ne disposent d'aucun pouvoir d'interpellation et d'investigation lorsqu'ils découvrent, peu de temps après, le cadavre de la jeune fille. Ils n'ont pas non plus le droit de mettre les pieds au commissariat central ni celui d'interroger des Blancs. Aussi vont-ils conduire une enquête officieuse au sein d'une police corrompue et violemment raciste. Mullen ne sacrifie pas l'intrigue au portrait d'époque. ■ MACHA SÉRY



► *Darktown*, de Thomas Mullen, traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne-Marie Carrière, Rivages, «*Noir*», 426 p., 22 €.

#### Improbables justiciers de Joe Lansdale

C'est un plaisir renouvelé à chacune des retrouvailles (ici, la douzième) avec le tandem inventé par Joe R. Lansdale, Hap et Leonard : le Blanc et le Noir, l'hétéro et l'homme, le démocrate et le républicain, des frères de cœur casse-cou et gamins. Les voici sous la houlette de Brett, la compagne de Hap, leur ancien boss étant devenu chef de la police. L'affaire paraît simple : savoir ce qu'il est advenu de la petite-fille d'une vieille dame indigne, qui a disparu après lui avoir dérobé de l'argent. Pour cette enquête, Hap et Leonard vont constituer une ligue d'improbables justiciers dont la figure la plus flamboyante est Vanilla Ride, une super-héroïne en combinaison latex. On n'a jamais vraiment peur chez Lansdale, bien que ses romans soient truffés d'affreux, sales et méchants. Dans cette aventure, il s'agit de bikers abrutis d'alcool et des derniers rejets d'un clan de *rednecks* incestueux. Dans la tradition impulsée par Elmore Leonard, Lansdale est décidément l'un des meilleurs représentants du flegme et de l'humour dans le polar américain. ■ M. S.



► *Honky Tonk Samourais* (*Honky Tonk Samurai*), de Joe R. Lansdale, traduit de l'anglais (États-Unis) par Frédéric Brument, Denoël, «*Sueurs froides*», 416 p., 22,50 €.

#### Aubert et Beunat, polardeuses hors pair

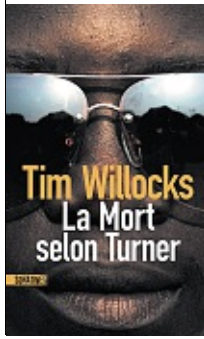
Hormis un guide Larousse, un livre d'entretiens avec François Guérif, les chroniques de Jean-Pierre Manchette et le Dictionnaire des littératures policières (Joseph K, 2003), le polar a donné lieu à peu d'ouvrages de référence. Trop foisonnant peut-être, trop protéiforme. Deux spécialistes du sujet, les éditrices Nathalie Beunat (Syros) et Marie-Caroline Aubert («*Série noire*», Gallimard), ont relevé le défi de retracer l'abondante généalogie de cette famille littéraire depuis les pionniers (Edgar Allan Poe, Emile Gaboriau, Wilkie Collins...) jusqu'à aujourd'hui. Une évolution qui s'est doublée d'une mondialisation du genre, d'une diversification des ancrages (ville, campagne) et des tons (horreur, comédie policière). Les deux coauteurs étudient également les mutations sociales du genre, les grands personnages de fiction, les classiques de l'histoire, et les écrivains contemporains qui continuent de porter haut le polar. Elles évoquent aussi les grands films et les séries télé et, pour finir, donnent un aperçu du paysage éditorial et médiatique. Bref, une somme indispensable pour tous les amateurs du genre, qu'ils soient novices ou érudits. ■ M. S.



► *Le Polar pour les nuls*, de Marie-Caroline Aubert et Natalie Beunat, First, 376 p., 22,95 €.

#### Tim Willocks saigne Le Cap

Lors d'une virée arrosée au Cap (Afrique du Sud), un riche Afrikaner renverse une jeune Noire SDF. Aucun passager n'a prévenu les secours, et la victime est morte. Dans sa poche, les coordonnées de Turner, un flic noir des homicides, un franc-tireur qui entend rendre justice, quoi qu'il en coûte. Saoul le soir du drame, le responsable ignore tout de l'accident mortel qu'il a provoqué. Et sa mère, une femme puissante régnant sur les mines du Cap-Nord, fera tout pour protéger son fils unique : corrompre les forces de police, payer un faux coupable, lancer une armada de tueurs aux trousseaux de l'enquiquineur. Qu'importe. Trempé dans l'acier, Turner est de taille à sortir indemne des situations les plus épineuses. Lâchons le morceau : sans être un mauvais livre – les scènes d'action sont toujours formidablement écrites par Tim Willocks – *La Mort selon Turner* est une déception pour qui idolâtre l'auteur de *La Religion* (Sonatine, 2009), à cause de personnages peu fouillés et de formules creuses («*Le chaos ne dort jamais*», «*Mieux vaut régner en enfer que se retrouver invité à des cocktails au paradis*», etc.). ■ M. S.



► *La Mort selon Turner* (*Memo From Turner*), de Tim Willocks, traduit de l'anglais par Benjamin Legrand, Sonatine, 384 p., 22 €.